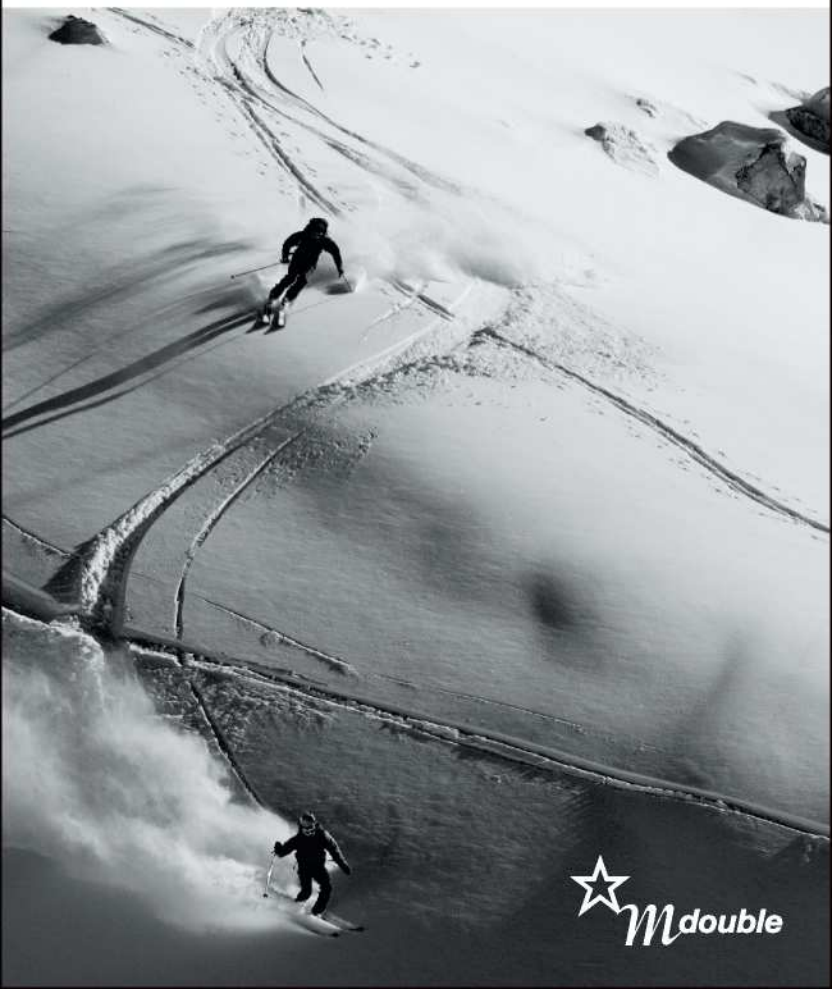


YVES RAVEY
**ENLÈVEMENT
AVEC RANÇON**



★ *M*double

ENLÈVEMENT
AVEC RANÇON

DU MÊME AUTEUR



- BUREAU DES ILLETTRÉS, *roman*, 1992
LE COURS CLASSIQUE, *roman*, 1995
ALERTE, *roman*, 1996
MOTEUR, *roman*, 1997
MONPARNASSE REÇOIT, *théâtre*, 1997
LA CONCESSION PILGRIM, *théâtre*, 1999
LE DRAP, *roman*, 2003
DIEU EST UN STEWARD DE BONNE COMPOSITION,
théâtre, 2005
PRIS AU PIÈGE, *roman*, 2005
L'ÉPAVE, *roman*, 2006
BAMBI BAR, *roman*, 2008
CUTTER, *roman*, 2009
ENLÈVEMENT AVEC RANÇON, *roman*, 2010
("double", n° 87)
UN NOTAIRE PEU ORDINAIRE, *roman*, 2013

Chez d'autres éditeurs

- LA TABLE DES SINGES, *Gallimard*, 1989
PUDEUR DE LA LECTURE, *Les Solitaires intempestifs*, 2003
CARRÉ BLANC, *Les Solitaires intempestifs*, 2003

YVES RAVEY

ENLÈVEMENT
AVEC RANÇON



LES ÉDITIONS DE MINUIT

© 2010/2013 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
www.leseditionsdeminuit.fr

La nuit de son retour, je suis allé de l'autre côté de la frontière helvétique accueillir mon frère à sa descente du train. Quand il m'a aperçu, Jerry a posé sa valise pour m'embrasser, me serrer fort contre lui et me dire qu'il attendait depuis une bonne demi-heure. Alors, j'ai compris que rien n'avait changé depuis son départ, il y a vingt ans. Et tout de suite, sans que j'oublie rien de ce qui nous liait, notre enfance, mon père et ma mère, nos rapports se sont tendus.

Qu'importe, nous sommes restés longtemps sur le quai, dans les bras l'un de l'autre. Mais quand il a relâché son étreinte, il a demandé si j'étais toujours prêt à enlever la fille de mon patron, qui ne répondait pas à mes avances, et j'ai fait oui de la tête.

De la gare, nous avons pris la direction de la montagne. Au pied des pistes, un ancien collègue moniteur de ski m'a ouvert la porte du local d'entretien du train à crémaillère, et Jerry a pu déposer ses affaires dans un sac à dos. Ensuite, j'ai équipé mon frère. Le moniteur a rangé la valise dans un entrepôt et m'a remis une clé de contact. J'ai chargé sur le traîneau notre matériel de randonnée et nous sommes partis, en scooter des neiges de la Compagnie des remontées mécaniques de la Suisse romande, jusqu'au restaurant d'altitude. Le dernier tronçon, nous l'avons parcouru à ski.

Parvenu au sommet, Jerry a demandé à se reposer un temps à l'abri derrière le terminal du télésiège. Il s'est mis à neiger.

J'ai attendu un signe de sa part pour amor-

cer la descente de l'autre versant. Mais Jerry a voulu ouvrir la piste et je l'ai laissé me doubler en lui recommandant de skier moins serré. Avec toutes ces années, il avait peut-être perdu l'habitude de la montagne. On a pris la lisière, puis traversé un champ en pente pour accéder face nord, côté France. La neige redoublait d'intensité. Il a donc fallu se rabattre en direction de la crête. Jerry a enfoncé son bonnet sur ses oreilles. J'ai aperçu son sac à dos, puis plus rien. J'ai suivi ses traces, mais on ne voyait pas à deux mètres. Au bas de la pente, j'ai entendu la toux de Jerry, le cliquetis de ses bâtons contre les pierres, preuve qu'il était déjà à l'abri sous les sapins.

On était loin de la piste. Je lui ai demandé s'il connaissait le chemin, et pourquoi il n'avait pas pris à droite au lieu de nous emmener du côté des chalets d'alpage. Là-bas en dessous, c'est bien les chalets, non, Jerry ? On n'a peut-être pas assez grimpé ? Il a répondu qu'il se méfiait des gardes-frontières. Il avait ôté ses moufles. Avant de les remettre, il a fouillé dans la poche latérale de sa parka. La neige va cesser, c'est annoncé, m'a-t-il dit en indiquant l'écran lumineux de son téléphone mobile. J'ai regardé l'écran. J'ai dit : On aurait pu prendre en oblique dans le champ...

Jerry a sorti un paquet de cigarettes de sa poche. Je me suis tourné vers lui.

Tu ne vas quand même pas fumer ici ?

Et pourquoi je ne fumerais pas ?

Parce que personne n'a besoin de savoir qu'on est là, vraiment personne.

Mais il a allumé sa cigarette. Il a dit : J'ai vécu plusieurs hivers dans la montagne en Afghanistan. Un feu ça se repère, je suis d'accord avec toi, Max, mais pas la flamme d'un briquet.

Il a levé la tête en direction du champ. La neige avait cessé. On apercevait la lune. Il m'a dit : Tu vois les piquets... ? Là-haut... ? C'est la première étape. Il va falloir s'économiser. Il a réglé les bretelles de son sac à dos en me donnant des conseils et en me parlant comme si je ne connaissais pas la montagne mieux que lui, comme si je n'avais jamais travaillé en tant que pisteur au télésiège d'altitude, et comme si je n'avais jamais été moniteur de ski avant de devenir comptable. En fait, ça devait l'amuser de me parler à nouveau sur ce ton, après tant d'années.

La neige envahissait le haut de mes chaussures. J'ai boutonné mes guêtres. Mais Jerry grimpeait déjà. Alors, j'ai suivi. Arrivé au milieu du champ, j'ai scruté la limite des sapins. Jerry

respirait fort. Il a resserré le bas de son pantalon en tirant sur la boucle au-dessus des fermetures de ses chaussures. Il a dit : On aura une heure de retard sur l'horaire prévu, peut-être même deux. Mais ça ira. J'ai répondu que ça n'irait pas, que ça marcherait seulement si on respectait l'horaire. Il nous restait deux heures, pas plus, pas moins. Il a ajouté : Ce sera moins, Max. Il m'a demandé si j'avais repris mon souffle. Mais évidemment, j'ai repris mon souffle ! ai-je répondu, ça fait dix minutes qu'on est là, à mi-pente, à discuter ! Il a regardé la ligne des sapins. Selon lui, il fallait se rapprocher de la lisière, ensuite on obliquerait plein nord. On a repris l'ascension.

À proximité de la crête, il m'a rappelé qu'il avait souvent traversé la frontière à cet endroit, et que, la nature, dans la montagne, elle ne changeait pas. Il a dit : Le grand sapin, là-bas, tu l'as vu il y a vingt ans, eh bien, c'est toujours le même arbre. Alors nous avons franchi le dernier méplat sans trop nous fatiguer. Parvenu au sapin, il a regardé, vers le bas, les monticules de neige soufflés par le vent.

Puis il est parti face à la piste, genoux fléchis, avant d'amorcer son virage. J'ai suivi, spatules relevées. Mes courbes étaient plus amples. J'ai de nouveau perdu ses traces pour

les retrouver en contrebas : il m'attendait au pied d'une roche, les sourcils couverts de givre. Ensuite, on a skié en pente douce dans le creux de la combe, à l'angle du chemin des douaniers et du haut du téléphérique. Il a bifurqué le long de la clairière. En neige fraîche. J'apercevais le triangle brillant cousu sur son sac à dos. Il s'est baissé sous une branche, au ralenti dans la profonde, le temps d'atteindre les premières plaques de glace. On a fait une pause devant la pancarte circulaire portant l'inscription : PISTE NOIRE. Le jour se levait.

Jerry a pris le premier tronçon. Il enchaînait les virages sur la glace. Quelques secondes plus tard, je l'ai aperçu devant les sapins, puis il a disparu dans un couloir entre les falaises. J'ai continué. En dérapage, sans problème. Mais à l'entrée du couloir, j'ai quitté la piste sur une faute de carres. Mon épaule a cogné la paroi. En même temps, j'ai entendu le dé clic de ma fixation. Le ski aval s'est détaché. J'ai mordu la neige, j'ai attendu que ça arrête de glisser, couché sur le dos en travers de la pente, tête en bas, cherchant mon ski à tâtons. Je l'ai retrouvé bloqué par une souche. J'ai rechaussé. Je suis descendu en escalier, pas à pas. Mon frère me regardait hésiter entre les troncs.

Tu t'es fait mal, Max ?

Non, pas mal.

J'ai cru que t'étais tombé.

Je suis pas tombé ! J'ai quitté la piste.

D'accord, Max, t'as quitté la piste.

J'ai aperçu de la fumée au-dessus des cimes.

Il m'a dit : On est juste au-dessus de la scierie.

Alors, on a pris la pente en dérapage entre les rochers. Au pied de la piste, Jerry a voulu savoir si le fourgon était bien garé à l'endroit prévu. J'ai hoché la tête et je lui ai demandé s'il pensait que ça pouvait réussir. Il a soupiré : Il est trop tard pour s'inquiéter.

Je le sais, Jerry. Toi, tu te poses pas de question !

De l'arrière de la scierie, on apercevait, au loin, le départ du téléphérique. Et plus au sud, les lumières des habitations.

J'ai déchaussé. Jerry aussi. Il a noué les dragones de ses bâtons autour des poignets et il a mis ses skis sur l'épaule. Alors, il est où, ce fourgon ?

Pas plus de deux cents mètres, Jerry.

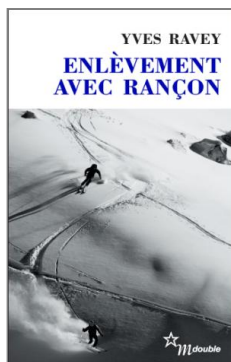
On a marché sur le goudron, boucles de fixation défaites, en traînant les pieds. Les chaussures de Jerry frappaient lourdement le sol.

Le Ford Transit était parké derrière un

hangar, au premier croisement après la scierie. J'ai sorti les clés et j'ai ouvert la portière. Ensuite, j'ai tendu à mon frère une paire de chaussures de ville.

CET OUVRAGE A ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER LE
CINQ NOVEMBRE DEUX MILLE DOUZE DANS LES
ATELIERS DE NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S.
À LONRAI (61250) (FRANCE)
N° D'ÉDITEUR : 5312
N° D'IMPRIMEUR : 123967

Dépôt légal : janvier 2013



Cette édition électronique du livre
Enlèvement avec rançon d'Yves Ravey
a été réalisée le 26 novembre 2012
par les Éditions de Minuit
à partir de l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782707322845).

© 2012 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
pour la présente édition électronique.
Photo de couverture : © Bastien Dupuy
www.leseditionsdeminuit.fr
ISBN : 9782707326157